

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction Claire Dupont
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



RAPHAËLLE ROUSSEAU

Du 20 septembre au 7 octobre à 19h,
les samedis 23 et 30 septembre à 17h,
samedi 7 octobre à 20h,
relâche les dimanches

Tarifs

Plein tarif : 25€
Tarif réduit : 19€
Tarif + réduit : 15€

Durée du spectacle : 1h10

DISCUSSION AVEC DS

Service presse

Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
Tél. : 01 43 57 78 36
Port. : 06 61 34 83 95

DISTRIBUTION

Écriture, mise en scène et jeu

Raphaëlle Rousseau

Collaboration artistique

Amélie Gratiàs

Création lumières

Benjamin Bouin

Production

Raphaël De Almeida Ferreira –
Prémises – Office de production
artistique et solidaire pour la jeune
création

Avec le soutien du

Théâtre National de Bretagne
(TNB) - Fonds d'insertion Porosus

Discussion avec DS a été créé
en novembre 2022 dans la salle
Christian Bérard de l'Athénée-
Théâtre Louis Jouvet, dans
le cadre de la programmation
Jeune Création coconstruite
par Prémises et le Théâtre de
l'Athénée pour la saison 2022-2023

www.premises-production.com

Le texte *Discussion avec DS*
paraîtra aux Éditions Entre deux
chaises le 15 septembre.

Samedi 30 septembre à 18h30

(à l'issue de la représentation)

projection du film *Sois belle et tais-toi*

de Delphine Seyrig

suivie d'une rencontre avec Raphaëlle Rousseau.

Mardi 3 octobre à 20h30

(à l'issue de la représentation)

Débat : *Les actrices, d'hier à aujourd'hui, comment renverser
les règles du jeu ?*

avec Raphaëlle Rousseau et Marlène Saldana

(autres invitées en cours).

Tournée 2023 - 2024

8 au 10 novembre
l'Anthea - Antipolis
Théâtre d'Antibes

du 15 au 18 novembre
Festival du Théâtre National de
Bretagne - Rennes

du 19 au 21 mars
CDN de Besançon

DISCUSSION AVEC DS

Sur le plateau, des bougies et des photos de Delphine Seyrig forment un autel à la comédienne à la fois culte et méconnue. Redécouverte ces dernières années aussi bien au théâtre qu'au cinéma, sans doute parce qu'elle incarne un féminisme précurseur et une réflexion sur le métier d'actrice, la voici invitée littéralement sur le plateau. Et si on disait que « DS » était là ? Abracadabra la voilà. S'ouvre alors une « vraie » discussion entre Raphaëlle Rousseau et son idole. Par un ingénieux système de montage d'archives, l'actrice-autrice invite le fantôme de « DS » qui répond avec sa propre voix - et quelle voix ! - à ses doutes, ses questions, ses propositions, avant que le spectacle ne prenne des chemins de traverse. Par ce pont tendu par-delà le temps, Raphaëlle Rousseau brouille les frontières entre les vivants et les morts, le théâtre de la vie et celui de la scène. Et offre un dialogue simple, drôle et profond, un pas de deux beau et malicieux, entre deux femmes, deux actrices, deux époques.

Laure Dautzenberg

PHOTOS



© India Lange

ENTRETIEN

Laure Dautzenberg : *Comment avez-vous découvert Delphine Seyrig ?*

Raphaëlle Rousseau : Presque par hasard. J'avais vu *Peau d'âne* par exemple, mais je la connaissais sans la connaître. Un jour, sur internet, je suis tombée sur une interview où elle parlait de son métier. Elle disait exactement ce que j'avais besoin et envie d'entendre. Je me suis demandée comment, au début des années 60, elle avait pu formuler les questions que je me posais des décennies plus tard, et apporter des réponses tellement en avance sur son temps. Cela m'a fascinée ; j'ai eu une sorte de coup de foudre et à partir de là, j'ai tout regardé, tout lu. Mon premier lien avec Delphine Seyrig a donc d'abord été son rapport au métier, à la manière dont elle en parlait, plus que ses rôles au cinéma. C'est une façon de comprendre son art et son monde. Ensuite bien sûr j'ai vu toute sa filmographie. Elle est devenue un guide qui m'accompagnait, je me suis mise à me référer à elle. Quand j'étais à l'école du Théâtre National de Bretagne, elle m'accompagnait tellement que j'aimais prendre sa voix. J'arrivais assez naturellement à m'en approcher. J'ai alors commencé à faire de petites tentatives d'incarnation. Je me souviens que Laurent Poitrenaux, qui était directeur de l'école et avec qui je travaillais beaucoup, était familier de ce goût au point qu'il m'avait demandé, alors que j'étais bloquée sur une scène de Marivaux, de la jouer comme si j'étais elle. Pour trouver sa voix, sa prosodie, on est toujours obligé de sourire, c'est physiologique. Cela ouvrait en moi des endroits de jeu différents. C'est devenu comme un outil de travail. J'avais parfois recours à elle pour me trouver moi. Le spectacle est né de cela. Je n'ai pas inventé ce rapport pour écrire le spectacle, je l'avais déjà, je pratiquais déjà cela. Mais il fallait aussi couper : je n'allais pas passer toute ma vie par Delphine Seyrig pour me trouver moi-même !

L. D. : *D'où est venue l'envie de ce spectacle ?*

R. R. : C'est né de l'envie que j'avais de parler avec Delphine Seyrig, envie qui n'a jamais pu s'accomplir puisqu'elle a disparu deux ans avant ma naissance. Or le théâtre est le seul endroit où l'on peut réparer ces choses-là. C'est le lieu de la réparation du réel par la fiction. Le spectacle est donc une discussion rêvée d'une heure avec celle à qui j'aurais aimé poser toutes les questions pour commencer ma vie d'actrice. C'est une conversation entre l'idole, l'icône disparue, l'actrice accomplie, le fantôme, et une jeune actrice en train d'éclore.

L. D. : *Vous jouez dans le titre sur ses initiales, qui forment le mot déesse à l'oral...*

R. R. : Le spectacle raconte l'histoire de deux déconstructions : celle de la déesse que cette jeune actrice, mon avatar, a mise sur un piédestal - je fais littéralement un autel à Delphine Seyrig sur le plateau et le mouvement du spectacle est de le défaire - et celle de Delphine Seyrig elle-même. Avec *L'année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais et les films qui ont suivi, elle a eu l'image d'une vamp éthérée, d'une créature, de la grande dame, etc. C'est une image qu'elle a construite, dont elle était consciente, dont elle se servait, dont elle était l'autrice, mais dont elle était aussi victime et dont elle voulait se départir. Elle dit quelque chose comme l'image est la pire et la meilleure des choses pour une actrice : elle peut vous figer dans un certain type de rôles mais elle vous permet au moins d'en recevoir. Donc il est très important d'avoir une image pour qu'on puisse vous projeter mais il faut ne pas en être dupe et savoir en jouer, la déjouer, changer de visage, de corps, être assez libre avec ça. Elle s'est ainsi battue pour et contre son image pendant toute sa carrière. C'est ce qu'elle dit dans le monologue de *Baisers volés* de François Truffaut : « *Je ne suis pas une apparition, je suis une femme ce qui est tout le contraire. Par exemple, ce matin avant*

ENTRETIEN

de venir ici, je me suis maquillée, je me suis mis de la poudre sur le nez, je me suis fait les yeux, et en traversant Paris je me suis aperçue que toutes les femmes faisaient la même chose, pour le plaisir ou par politesse ».

À partir du moment où elle a commencé à travailler avec des réalisatrices, comme avec Chantal Akerman dans un film comme *Jeanne Dielman*, elle a déconstruit l'image née de *L'année dernière à Marienbad*, elle a quitté son image de grande dame pour aller vers la femme concrète, active, militante qu'elle était dans la vie. Elle était sans doute un savant mélange des deux. Elle voulait que les deux figurent dans sa carrière et dans sa filmographie et c'est ce qu'elle a réussi à faire. C'est aussi cela que raconte le spectacle dans sa forme, dans son mouvement : une déconstruction.

L. D. : *Discussion avec DS est composé de trois parties. Comment les avez-vous construites ?*

R. R. : Quand j'ai commencé à écrire ce spectacle, je ne savais pas encore ce que je voulais mais je savais que ce ne serait pas un spectacle biographique, même si bien sûr on y apprend des choses sur Delphine Seyrig. Ce qui se dit aurait pu s'appliquer à une autre comédienne et je voulais que même si on ne s'intéresse pas du tout aux actrices, on puisse se dire « *Si je devais parler une heure avec quelqu'un, qui je convoquerais de nouveau ?...* ». Il fallait que ce soit un spectacle sur nos fantômes, l'histoire d'une rencontre entre les morts et les vivants. La première maquette que j'ai faite a ainsi été Delphine en voix fantôme et moi au plateau, mais j'aimais tant l'incarner que je savais que la bascule allait s'opérer. Cela passe donc d'abord par sa voix alors que je suis sur scène, puis les deux corps disparaissent et restent l'écriture et le texte où Delphine Seyrig exprime littéralement son désir d'avoir un corps, et enfin je lui donne le mien, et c'est elle qui est au plateau. Le spectacle est l'occasion pour DS d'avoir le dernier mot. D'ailleurs, la figure du fantôme est construite

autour de cela : l'âme errante qui hante les vivants parce qu'il y a toujours une notion d'inachevé. Pour que l'âme puisse se libérer définitivement, quelque chose doit être dit, accompli. Je crois qu'au fond le spectacle veut permettre cela : venir dire SA vérité, « *Je ne suis pas une apparition, je suis une femme* ». Ainsi, elle se libère elle-même, définitivement. Les trois parties sont donc trois déclinaisons du fantôme, la voix, l'écriture et enfin l'incarnation, dans un théâtre qui est le lieu qui abolit la frontière entre les morts les vivants.

L. D. : *C'est pour vous une spécificité du théâtre, cette possibilité d'abolir cette frontière ?*

R. R. : C'est une grande croyance des gens du théâtre de penser que les salles sont habitées par des fantômes... Abolir cette frontière et parler aux absents est en tout cas l'une des raisons pour lesquelles le théâtre m'est essentiel. Ce spectacle est une réflexion sur la manière dont on se construit, en tant que femme, en tant qu'actrice, mais également par rapport aux voix qui nous hantent. Qui parle quand je suis sur un plateau ? Est-ce ma voix ou aussi celle de tout ce qui me traverse, de toutes les références emmagasinées et qui sont propres à chacune d'entre nous ? Je sais que dans mon cas Delphine Seyrig était l'une d'entre elle et j'avais besoin de passer par sa voix, non pour l'imiter mais pour me laisser littéralement incarner. J'ai eu besoin de commencer ma vie d'actrice, de créatrice, ainsi. Une réplique du spectacle dit : « *C'est peut-être cela finalement « devenir adulte » : ne plus avoir peur de ses fantômes* ». Les accueillir pour les faire mourir une seconde fois, et les faire mourir pour de bon. Cela ne veut pas dire que je ne convoquerai plus jamais Delphine Seyrig quand je doute, quand j'ai peur ou quand je veux trouver une inspiration mais cela signifie que je peux m'en détacher. C'est d'ailleurs ce qui se passe à la fin du spectacle, il y a ce passage entre la voix qui hante et celle qui permet de trouver sa propre voix, de se libérer du fantôme. Le spectacle est l'expérience pour moi de ce trajet

ENTRETIEN

vers la libération, qui est le trajet de toute une vie : accepter de laisser partir les choses. J'ai sans doute commencé mon parcours artistique par ce spectacle parce qu'il traite déjà de l'apprentissage du deuil. C'est, au fond, LA question pour moi et puisque je ne vais pas passer ma vie à ne parler que de ça - soyons réalistes ! - alors autant prendre de l'avance en commençant le plus tôt possible... C'est toujours par la fin que les choses commencent !

L. D. : *Ce jeu avec le fantôme n'est jamais grave, il est ludique...*

R. R. : Je crois que cette distance de l'humour fait partie de mon rapport au monde. Mais il faut être très premier degré pour que tous ensemble, on accepte la convention que Delphine Seyrig est là. Il faut retrouver la foi de l'enfant qui joue. Lors d'une interview, une journaliste m'a dit « *Cela aurait pu être ridicule* », or je ne m'étais jamais posé la question ! J'ai toujours cru que c'était possible, qu'il n'y avait aucun problème, je ne voyais pas comment on pouvait ne pas y croire. On peut faire ce qu'on veut en tant qu'actrice, on peut être toutes les femmes, on peut avoir un et mille visages et c'est cela que j'aime, cette croyance, dure comme fer, qui fait qu'au théâtre on peut dire : je suis Delphine, et elle est là. Maintenant je vois ce risque, mais tout est casse-gueule, toujours, dès qu'on fait quelque chose !

L. D. : *Vous avez fait, il y a très longtemps, adolescente, du café-théâtre. Y en a-t-il des traces ici ?*

R. R. : On trouve sans doute des traces inconscientes de ces premiers moments. Cela a construit mon rapport au public sur un plateau, la théâtralité que je convoque, qui dialogue directement avec la salle. Je fais sans conventions, il n'y a pas de quatrième mur, le dispositif, le spectacle est dénoncé en permanence : on est là et on ferait comme si il y avait Delphine. Et puis l'amour du costume, de la transformation, la robe à paillette, les perruques,

qui font partie de l'attirail et de l'image de la grande dame et de la vamp, de la femme éthérée qu'était Delphine Seyrig dans la plupart de ses films, produit une théâtralité un peu « cabaret » que j'aime particulièrement...

L. D. : *Il y a tout un travail d'archives.*

Comment avez-vous procédé ?

R. R. : Cela a été un travail de petite fourmi, très artisanal : j'ai téléchargé les archives que je trouvais sur internet, j'ai écouté des heures l'émission *Radioscopie* de Jacques Chancel, des heures d'entretiens. J'ai pressé comme des citrons trois ou quatre longues interviews, en recomposant tout. J'ai découpé le moindre petit « oui », le moindre petit « e », une phrase qui allait avec une autre, et j'ai tout remodelé pour la faire parler à nouveau. J'ai par ailleurs un rapport particulier à l'archive. Je n'ai jamais effacé les messages vocaux de mes proches par exemple. D'abord, par une forme de paresse mais qui venait, au fond, d'une peur et qui s'est transformée en une sorte de superstition. Maintenant, cela m'est impossible. C'est cela mon rapport à l'archive. Celui de la collectionneuse finalement. Jacques Derrida, dans le film *A Ghost Dance*, disait qu'on a l'impression que l'apparition des nouvelles technologies nous éloigne de ce temps un peu romantique des fantômes, de ce moment fin de siècle où l'on faisait tourner les tables, alors que paradoxalement c'est l'inverse : un message sur un répondeur est déjà un fantôme potentiel, qui hante le quotidien, une voix chérie qui, un jour, ne sera plus. On retrouve la présence des fantômes. C'est pour cela que, dans le spectacle, le son est aussi important et que l'on a travaillé à le spatialiser : je voulais littéralement que Delphine Seyrig soit dans les murs, on a donc fait en sorte de la faire se déplacer de cour à jardin, du lointain à la face...

EXTRAITS

1.

RAPHAËLLE : Delphine ?

DS : Oui.

RAPHAËLLE : Delphine ?

DS : Oui.

RAPHAËLLE : C'est vous ?

DS : Bah oui !

RAPHAËLLE : Mais vous êtes là ?

DS : Mais oui. Pourquoi ?

RAPHAËLLE : Mais je pensais pas que vous viendriez... enfin... j'étais en train d'appeler...

J'ai pensé à vous et... je vous ai appelée et et et... je vous ai appelée et vous êtes là...

DS : Oui... "être appelée" c'est un grand mot !

RAPHAËLLE : Mais vous êtes une... apparition c'est ça ?

DS : Oh je n'en sais rien du tout, ça je n'en sais rien du tout !

RAPHAËLLE : C'est grâce à mon autel mexicain ?

DS : Non non non, pas du tout.

RAPHAËLLE : Mais comment est-ce que vous faites ça ?

DS : Ça se contrôle tout à fait vous savez...

C'est un travail.

RAPHAËLLE : Et vous faites ça souvent, enfin vous... vous apparaissez comme ça souvent, aux... aux gens ?

DS : Euh, très rarement, très rarement...

RAPHAËLLE : D'accord... et donc là vous vous êtes dit : "Tiens je vais apparaître et..."

DS : Et ça m'a pris comme ça... Et puis ça me plaît parce que ça correspond à des histoires qu'on raconte aux enfants pour leur faire peur.

RAPHAËLLE : Les histoires de fantômes ?
(*elle rit nerveusement*)

DS : Mais oui... Ça semble être un peu la mode... Les histoires fantastiques, euh... ont l'air de plaire.

2.

RAPHAËLLE : je peux vous poser une question un peu, euh, un peu...

DS : Oui ?

RAPHAËLLE : Ça fait quoi d'être morte ?

DS : Oh bah c'est pas une question sérieuse ça !

RAPHAËLLE : Pourquoi ?

DS : Parce que qu'est-ce que ça veut dire...

RAPHAËLLE : Je sais pas, j'ai envie de savoir ce que ça fait.

DS : On ne sait pas très bien quand on est encore en vie ou quand on revient en tant que fantôme...

euh... y'a quelque chose d'un peu... on passe de la vie à la mort sans très bien savoir si on était bien vivant quand on l'était ou si on est vraiment mort quand on l'est.

RAPHAËLLE : On sent pas la différence ?

DS : Oui... Y'a pas une grande différence.

RAPHAËLLE : Ah bon ?

DS : Oui y'a pas une grande différence...

puisqu'on ne me donne pas, puisque je n'ai pas une forme dans laquelle je dois me mettre.

RAPHAËLLE : Une forme ? C'est-à-dire ? Un corps ?

DS : Bah Oui ! Et ça je me le suis bien dit souvent, je me suis dit que ça m'arriverait un jour, qu'un jour plus personne ne voudrait de moi et qu'à ce moment-là il faudrait que je...

RAPHAËLLE : Mais moi je veux bien de vous !

Moi je veux bien vous... je veux bien vous donner mon corps ! Je veux bien que vous preniez mon corps !

DS : (*rires*).

RAPHAËLLE : Non mais je suis sérieuse !

DS : Merveilleux ! En chair et en os devant un public...

RAPHAËLLE : Si vous voulez ! Si vous voulez réessayer ! Moi je veux bien réessayer ! On peut réessayer ?

EXTRAITS

3.

RAPHAËLLE : Vous avez peur ?

DS : Mais non ! Mais enfin ! Peur de quoi ?

RAPHAËLLE : De ne pas y arriver. Que l'on voit Delphine Seyrig ne pas y arriver...

DS : Oh alors ça... vous savez, tous les acteurs ont peur. Jouer c'est un travail que je trouve très dur et très angoissant, que ce soit sur scène ou sur un plateau, on a toujours peur de ne pas y arriver. Mais ça fait partie de ma vie, un peu comme de passer à table. Alors que l'on voit Delphine Seyrig ne pas y arriver... c'est tout à fait naturel ! On a toujours peur. Même quand on "réussit" d'ailleurs...

RAPHAËLLE : Quand on « réussit » on est un peu plus protégés non ?

DS : Alors... protégés... je vais vous dire... "protégés" on ne l'est jamais. Vous savez je vais vous raconter quelque chose. Quand j'ai reçu le prix d'interprétation en 63 à Venise... c'était pour *Muriel* de Resnais. J'étais encore sous le choc, fière, heureuse, heureuse pour moi, pour Alain, pour tout le monde, pour le film... La première question qu'un journaliste m'a posée, un charmant jeune journaliste, c'était : « Pourquoi Alain Resnais choisit-il toujours des actrices qui parlent faux ? » Bon. Voyez, dans ce métier, on a pas le temps d'avoir la grosse tête, on prend tout de suite des coups dessus.

4.

RAPHAËLLE : Tout à l'heure vous ne m'avez pas tout à fait répondu à ma question sur la mort.

DS : Oui ?

RAPHAËLLE : Vous ne vous sentez jamais seule ?

DS : Si bien sûr ! Mais c'est très important d'être seule ! Si je peux vous donner un autre conseil... Vous devriez mourir un peu jeune fille !

RAPHAËLLE : C'est-à-dire ?

DS : Métaphoriquement ! Sur scène comme dans la vie, il faut commencer par le commencement

et savoir comment on est quand on est seul, sans même la personne la plus proche de soi, sa mère, son frère, son enfant, son amant ou son amante. Les enfants d'ailleurs comme les acteurs sont très seuls... ce sont des êtres très seuls. Vous comprenez ?

RAPHAËLLE : Mais ça m'arrive très souvent de me sentir seule...

DS : Je pense que la vraie solitude, on ne la connaît pas encore à votre âge.

RAPHAËLLE : Ah bon ? Pourquoi ?

DS : Moi j'ai compris ce qu'était la vraie solitude à la mort de mon père. Quand il est parti, ça a été une douleur presque insoutenable. Toute ma carrière je l'avais construite sous son regard, sous son exigence. Mon père avait une fierté absolue qui me protégeait de tout. Quand je lui ai annoncé que je voulais être comédienne, il a d'abord été très dur et puis je lui ai écrit une très longue lettre dans laquelle je prenais le temps... Je lui expliquais que j'avais enfin trouvé ce qui, je crois, pourrait me faire me lever tous les matins et il m'a répondu : « *Tu me demandes de parier sur toi comme sur un cheval qui n'a jamais couru... Eh bien, je parie sur toi, petit poney* ». Jusqu'à sa mort je n'ai jamais cessé d'essayer de lui prouver qu'il avait eu raison de me faire confiance. Quand il est mort, il fallait enterrer tout ça avec lui. Et là je ne jouais plus que pour moi. C'est à ce moment-là seulement que j'ai compris ce que c'était que d'être vraiment seule. Vous comprenez ?

Vous ne répondez plus ?

RAPHAËLLE ROUSSEAU

Après une formation de journalisme au CELSA à Paris, Raphaëlle Rousseau entre à l'école du Studio d'Asnières et poursuit sa formation dans la Classe Libre des cours Florent pendant deux ans.

En 2018, elle entre à l'école du Théâtre National de Bretagne dans la promotion X (2018-2021). Pendant trois ans, elle travaille sous la direction du metteur en scène Arthur Nauzyciel et du comédien Laurent Poitrenaux, puis auprès d'artistes d'horizons radicalement différents parmi lesquels Pascal Rambert, Phia Ménard, Yves-Noël Genod, Mohamed El Khatib, Guillaume Vincent, Gisèle Vienne, Adèle Haenel, Micha Lescot, Julie Duclos, Marie-Sophie Ferdane, Damien Jallet...

Au cours de la deuxième et troisième année, elle participe à la création de spectacles avec Yves-Noël Genod, *J'ai menti*, adapté de la nouvelle de Tchekhov *Un royaume de femmes* ; Mohamed El Khatib, *Mes parents* ; Pascal Rambert, *Dreamers* ; Madeleine Louarn et Jean-François Auguste (accompagné·e·s de la compagnie d'actrices en situation de handicap Catalyse) *Opérette*, pièce musicale de Witold Gombrowicz, ainsi qu'une performance créée par Phia Ménard, *Fictions Frictions*, autant de créations qui feront chacune l'objet d'une tournée professionnelle en 2022 et 2023.

En 2020 et 2021, en parallèle de sa troisième année de formation au TNB, elle découvre également le cinéma en tournant dans le long métrage de Mathias Gokalp *L'Établi* - adaptation du récit du même nom de Robert Linhardt - aux côtés de Swann Arlaud, Olivier Gourmet, Denis Podalydès et Mélanie Thierry, ainsi que dans la série *Les Sentinelles* (compétition internationale Séries Mania) diffusée en avril 2022 sur OCS.

En juin 2021, elle achève ces trois années de formation au TNB et forte de toutes ces rencontres et expériences accumulées, à l'aube d'entrer définitivement dans le monde professionnel, elle entend continuer, en parallèle de son travail d'interprète, à développer son rapport à l'écriture et au plateau dans ses propres projets, seule ou accompagnée de ses anciens camarades d'école et désormais ami·e·s.

Discussion avec DS est sa première création en solo.

AMÉLIE GRATIAS

Après des études cinématographiques à Paris, Amélie Gratias se consacre pleinement à l'art vivant.

En 2018, elle intègre la promotion de l'école du Théâtre National de Bretagne dirigée par Arthur Nauzyciel.

À peine sortie de l'école, son expérience en Italie avec Valentino Mannias (*Oresteia*) en tant que traductrice et collaboratrice à la mise en scène, et en tant qu'interprète avec Phia Ménard (*Fiction/ Friction*) et Pascal Rambert (*Dreamers*) posent les jalons essentiels de sa recherche artistique.

En 2020-2021, sa rencontre fulgurante avec l'artiste Steven Cohen la marque profondément. Ensemble, ils collaborent à la création de *From Outside In* dans laquelle Amélie Gratias donne naissance à sa performance *Therefore I Am* qui est présentée à Montpellier au Printemps des Comédiens 2022.

Soutenue par la Fondation d'Entreprises Hermès, elle participe en tant que comédienne à la création collective de *Panorama* sous la direction artistique de Cyril Teste au Théâtre de la cité internationale en septembre 2022.

SPECTACLES À SUIVRE

Blind Runner

Spectacle d'Amir Reza Koohestani

Du 5 au 20 octobre 2023



© Benjamin Krieg

La Grande Marée

Spectacle de Simon Gauchet

Du 9 au 24 novembre



© Simon Gauchet